

Chers paroissiens,

Il n'est qu'octobre, est la foire de Bâle n'a pas encore commencé, mais dès les premiers brouillards d'automne, et dès que j'allume les lampes déjà bien avant l'heure du souper, sentant que l'hiver approche, il m'arrive de déjà penser à Noël, et aux repas qui en font obligatoirement partie.

Repas, ou festins, plus exactement. Il n'est aucune période de l'année où l'on se retrouve autant attablé, que ce soit en famille, avec un groupement paroissial, ou avec d'actuels ou anciens collègues de travail, et pendant lesquels nous jouissons de mets que nous n'avons pas forcément l'occasion ou le luxe de goûter pendant le reste de l'année.

Par rapport à ces festins et à ces tablées, je voudrais soulever quelques enjeux.

En premier, le fait que nous passions du temps à table, ensemble avec d'autres, vient tout d'abord de la simple nécessité de reprendre de l'énergie, de se nourrir. Le but primaire en est donc tout à fait banal : manger pour survivre.

Malgré cela, et j'en viens par là-même à mon deuxième point, malgré cela nous faisons de cette nécessité une vertu, en en faisant un lieu de partage et d'échanges. Dans la vie de famille, beaucoup de choses se passent à table. C'est même souvent le seul moment de la journée où l'on se retrouve tous ensemble au même endroit, ce qui permet de discuter, de raconter, de prendre des décisions.

Lorsque nous festoyons, comme par exemple à Noël, ceci peut prendre des dimensions plus larges, car souvent l'on se retrouve en plus grand nombre. Les familles dispatchées pendant l'année se retrouvent lors d'une soirée, et ce n'est souvent pas la plus petite partie de la fête qui se passe à table.

Une troisième dimension porte sur le social : il y a les invités, il y a ceux qui ne le sont pas. Ceux qui sont seuls chez eux, et ne participent pas à ces événements. La dimension d'inclusion et d'exclusion, pour quelque raison soit-elle. Exclusion volontaire, ou exclusion forcée, qui elle est des plus douloureuses, surtout en temps de fêtes.

Une quatrième et dernière dimension concernant les repas est celle du protocole, ou des règles propres à chaque famille. Qui fait le placement de table ? Qui mène les discussions ? Qui aide à débarrasser ? Qui finalement fait le plus de compliments au cuisinier, et qui commence les disputes ? Car ceci aussi fait partie des festins, et ces scénarios de discorde se répètent souvent d'année en année, semblable au traditionnel « diner for one » du Nouvel An.

Cette dimension du protocole et des rôles pris lors du festin nous amènent aux attentes que l'on a par rapport à une rencontre de ce style. Nous sommes invité chez tel et tel, et savons, si nous y avons déjà été, à quoi nous attendre. Nous savons que tel hôte sort son meilleur vin et ne lésine pas sur la qualité des mets, et savons aussi que tel autre quant à lui n'offre jamais de dessert.

C'est sur cette dimension des attentes que je nous invite à nous attarder un moment. Car si nous savons à quoi nous attendre quand nous nous invitons parmi, qu'en serait-il si Dieu nous invitait ? De quoi aurait l'air un repas divin ?

Le texte d'Esaïe que nous avons entendu tout à l'heure nous en met l'eau à la bouche : Dieu ne lésine pas sur la qualité de ce qu'il souhaite nous offrir. C'est comme s'il gardait les meilleurs vins, et mettait de côté les meilleurs pièces de viande pour nous les offrir lors du grand banquet qu'il préparera pour nous.

Un banquet auquel nous serons tous invités, auquel il n'y aura pas d'exclus. Une grande fête, beaucoup de rires et de joies.

Rires et joie... Ce ne sont pas forcément les termes qui nous viennent à l'esprit quand nous jetons un œil sur notre monde actuel. Maladies qui ravagent en Afrique et qui risquent de nous toucher aussi, guères, et encore plus de guères, des innocents tués pour des raisons plus que basses et honteuses, et le monde entier qui regarde sans intervenir. Non, la situation du monde ne nous invite moins que jamais à avoir envie de festoyer, et de rire.

Et il ne faut même pas aller chercher à l'autre bout du monde ou du continent pour trouver la misère. Combien de personnes dans notre entourage souffrent d'une maladie, d'un deuil, d'une perte d'emploi ?

Non vraiment, ce texte sur le festin est peut-être facilement compréhensible par son contenu, mais sûrement pas facile à intégrer dans notre vie.

Il y vient une difficulté supplémentaire : Un festin, d'accord. Une bonne œuvre de Dieu pour les hommes. Mais il est bien écrit : pour tous les peuples. Donc pour tout le monde. Tous. Et les méchants là-dedans ? Devrions-nous nous mettre à la même table qu'eux ? Faire comme si tout était en ordre ? Pour chacun d'entre nous je suis sûre, il y a une ou plusieurs personnes que nous ne souhaiterions pas côtoyer lors d'un tel festin. Que ce soit d'un point de vue personnel ou politique. Ce n'est pas autre chose que la question d'exclus et d'inclus parmi nos fêtes. Qui n'a pas déjà eu l'envie de s'écrier : quoi ? tu as osé inviter untel ?

Et pourtant le texte est très clair sur ce point. D'ailleurs si nous lisons le chapitre qui précède notre texte, nous pouvons voir qu'il est généralement question de tous les peuples. Tous seront punis, tous seront jugés, tous seront invités au festin céleste.

Donc pas de différence ? Le même sort pour tous ? Je laisse cette question en suspens pour y revenir dans quelques instants.

En même temps que cette préparation divine de festin, le texte nous parle également d'un nettoyage divin. Plus de deuil, plus de souffrance, plus de culpabilité ni de honte. Même la mort ne sera plus. En plus d'inviter les peuples au festin, toutes les fautes sont pardonnées, il n'y a plus de honte ni de larmes.

Dieu ne fera pas que d'ôter de nous nos souffrances, non il les anéantira globalement et totalement. Les forces destructrices seront elles-mêmes détruites.

Donc dans ce sens-là, oui, plus de différence, comme je le thématizait déjà tout à l'heure. La bonté de Dieu et son amour pour les humains gagneront sur le mal de ce monde. Et ceci concerne tous les peuples, tous les humains, bons ou mauvais, justes ou injustes. L'amour et la grâce auront le dernier mot.

Mais il y a quand-même une différence fondamentale entre **les** peuples et **le** peuple élu, entre les croyants et ceux qui ne mettent pas leur espoir en Dieu :

C'est le fait de savoir, le fait d'espérer, de se réjouir de ce festin, de cette fête, comme un enfant peut se réjouir de Noël, qui fait la différence.

Une connaissance qu'il faut encore savoir remplir de sens. Qui a elle seule ne nous dit pas encore beaucoup. Oui, quel est donc l'avantage de cette connaissance ? Ou faudrait-il dire de cette foi, de cette espérance ?

Elle n'est pas à chercher, pour commencer par ce qu'elle n'est pas, elle n'est pas à chercher dans un fatalisme vis-à-vis de notre vie, des drames de ce monde. Il ne s'agit pas de se renfermer sur soi en attendant que tout ce mal passe, que le festin commence enfin. Le but n'est pas de ne rien attendre, ou pire, de ne rien faire de notre vie.

Par contre cette foi en Dieu, et en ses plans pour le monde, peut relativiser nos maux, et ceux de la terre. Bien sûr nous sommes souffrants, nous ou nos proches, et bien sûr la terre va mal, les puissants de ce monde ne pensent qu'à leur pouvoir et à la manière de l'augmenter.

Mais cette réalité n'est pas toute la réalité. La souffrance existe, elle est présente partout, mais il y a autre chose, une autre force qui est plus grande encore que toutes les peines, et dont la connaissance aide à les supporter, ainsi que nos fardeaux.

Osons donc espérer ! Et restons joyeux ! Le présent est ce qu'il est, mais il n'est pas toute la vérité ! Cette confiance en notre Dieu est le poids qui est ôté de nos épaules.

Avec cette foi, cette attente d'un magnifique festin, nos maux perdent leur importance vitale que nous leur avions donnée.

Avec notre foi, le sac à dos de nos vies s'allège pour nous permettre de prendre nos chemins d'un pas plus léger, tout en fredonnant un chant de louange et en se réjouissant du festin que Dieu nous a promis de nous préparer.

Amen.